

Les terroristes ne m'ont pas eu

FRAPPÉS DE PLEIN FOUET LORS D'UN ATTENTAT, ILS ONT PERDU DES PROCHES ET UN PEU D'EUX-MÊMES. ILS SE SONT RASSEMBLÉS AU MOIS D'AOÛT, DANS UN GÎTE DE L'ESSONNE : C'EST LE PROJET PAPILLON.

Texte Delphine Bauer. Photos Corentin Fohlen/Divergence

J'ai 12 ans. Je me promène avec ma petite sœur près d'un gymnase, pas loin de chez moi. Tout d'un coup, j'entends une énorme explosion. Puis une fumée épaisse envahit la rue. C'est comme dans les films. Soudain, le silence, alors que tout autour c'est le chaos. » Sephora peine à poursuivre son récit. La Franco-Israélienne de 22 ans, d'habitude si blagueuse, se montre vulnérable. C'est avec émotion qu'elle se remémore cette journée de 2004 où une roquette est tombée à quelques mètres d'elle. A l'époque, elle vit avec sa famille dans une colonie juive de la bande de Gaza, avant son évacuation décidée par le gouvernement israélien. Après l'impact, « tout le monde court. Je suis en pantoufles mais je les laisse sur place. Je ne vois plus ma petite sœur. Quand je perçois de nouveau la lumière, je découvre l'un de mes amis, allongé, le visage pulvérisé. » A cet instant, Sephora est si choquée qu'elle croit à un cauchemar. Au moment où les secours lui viennent en aide, elle les rassure : « Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais me réveiller ! » Elle ne sent même pas que son bras est transpercé par un éclat. Le projectile est passé près de son cœur. Elle est en sang. Pourtant, elle conserve son calme : « C'est après que sont venus le stress et les pleurs. » Aux urgences, elle retrouve sa petite sœur et ses parents, vivants. Soulagement. « De retour chez moi, un voisin m'a rapporté mes chaussons. Je l'ai remercié ironiquement : ils étaient couverts de sang. » Sephora décide de brûler ses vêtements, en lambeaux et tâchés d'un rouge indélébile. « J'espérais tout effacer. Mais ça n'a pas été efficace... » Ce jour-là est gravé dans son corps, dans sa mémoire. A jamais.

Il y a encore quelques semaines, elle n'aurait sans doute pas accepté de se livrer. Mais ce mois d'août 2014, c'est le début de la libération. Sephora participe à un rassemblement de jeunes francophones rescapés du terrorisme. Pendant une semaine, le gîte La Tite Colo à Chevannes, dans l'Essonne, accueille les vingt-trois participants de ce projet unique en France. Au programme :

groupes de parole, activités en plein air et spectacle collectif en fin de séjour. Psychologues et art thérapeutes travaillent de concert pour favoriser l'expression des traumatismes. Sephora n'est plus seule. A ses côtés, il y a Wafaa, Soslan, Alex, Laura, Brahim. Ils viennent du monde entier. Comme elle, ils ont subi la barbarie, à Beslan, Casablanca ou en Arabie Saoudite. C'est la psychologue Asma Guenifi qui les a réunis dans ce petit coin de verdure paisible. Elle connaît bien leur souffrance : son frère a été assassiné par des islamistes en Algérie en 1994. « Lors d'une invitation comme témoin aux Etats-Unis, j'ai réalisé que le simple fait de se réunir faisait du bien. Ne pas se sentir seul permet de se reconstruire, de grandir malgré ce vécu », raconte-t-elle. Avec Guillaume Denoix de Saint Marc, le président de l'Association française des victimes du terrorisme (AFVT) – dont le père est mort dans l'attentat du DC-10 en 1989, au Niger – l'idée germe de créer un événement en France. Après un an d'efforts, c'est enfin chose faite. Son nom : le projet Papillon. « C'est le symbole de la transformation, explique Asma Guenifi. Nous voulons leur donner des ailes pour qu'ils puissent s'envoler. »

Difficile de prendre de la hauteur quand la blessure est si profonde. Dix ans après avoir frôlé le pire, Sephora avoue avoir « peur du noir, d'être seule ». Son corps lui donne l'impression d'être devenue hypersensible. Il ne lui laisse aucun répit, gardant en mémoire chaque sensation. Pour se protéger, elle s'est souvent réfugiée dans « un monde imaginaire, idéal, sans violence. Mais je perdais le contact avec la réalité. »

« Soudain, le silence. Autour de moi c'est le chaos. »

Lors d'une soirée en ville avec les membres du projet Papillon, elle n'a pas supporté le feu d'artifice accompagnant une fête médiévale : elle s'est retrouvée en position fœtale, sur le sol, tétanisée par les →



Sephora, blessée à Gaza en 2004 dans une attaque à la roquette.



Wafaa a perdu son père dans l'attentat de Casablanca en 2003.

→ explosions. « Le traumatisme vécu par ces jeunes est comparable à une effraction affective, éclaire Dominique Szepielak, l'autre psychologue du rassemblement. Elle est si violente qu'elle remet totalement en cause ce sur quoi reposait leur vie jusque-là. » Conséquences : phobies, troubles de l'humeur, peur de l'enfermement. « Nous devons les aider à redonner du sens à ce qui n'en a plus, les sortir du vide, de cette absence de repères. »

Les activités physiques permettent de se lâcher et de souder le groupe. Pendant une balade en vélo-rail, le coup de pédale de Wafaa, Marocaine de 18 ans aux yeux rieurs, bluffe ses compagnons. Et pour cause : elle est accro au karaté et à l'endurance. Sa façon à elle d'évacuer sa révolte. « Le sport, c'est ma moitié », dit-elle. Une relation fusionnelle qui n'étonne pas Asma Guenifi : « Surinvestissement scolaire, dérives parfois addictives avec recours aux drogues ou à l'alcool, épuisement physique recherché par les sportifs : les participants ont souvent une attitude de fuite. » Fuir pour ne pas penser. Fuir pour survivre, tout simplement. Le 16 mai 2003, Wafaa a perdu son père dans l'attentat de Casablanca. « Je devais aller au restaurant avec lui, mais ma mère a eu peur. » Quelques jours avant, des cibles occidentales avaient été vi-

« Il est mort aux urgences, le cou en partie arraché. »



L'oncle de Soslan a été assassiné à Beslan, en Russie, en 2004.

sées en Arabie Saoudite et les autorités marocaines craignaient des attentats sur leur sol. « Finalement, je n'y suis pas allée. A 22 heures, on a entendu des explosions dans toute la ville. La police nous a prévenues que mon père était grièvement blessé. Il est mort aux urgences, le cou en partie arraché. Tout le monde pleurait. Moi, j'ai perdu plus qu'un père : un confident, mon ami. » Wafaa a grandi sans lui. Isolée. Elle ne parle quasiment jamais de son histoire à ses amis. Pas un jour ne passe sans qu'elle ne pense à son papa : « Il rêvait que je devienne pilote d'avion. Je vais réaliser son rêve. »

Lors des groupes de parole, les réactions sont intenses. Enfin en confiance, les participants s'ouvrent, s'écoutent, se lient. Séphora se rapproche de Soslan, un Russe de 19 ans portant fièrement sa mèche à la Justin Bieber. Son oncle a été assassiné lors de la prise d'otages dans l'école de Beslan en Russie, en septembre 2004. 344 civils tués, dont 186 enfants. Soslan, à peine 10 ans à l'époque, a eu le réflexe de fuir en entendant les coups de feu déclenchés par l'offensive des séparatistes tchéchènes alors qu'il était sur le chemin de l'école. L'évocation de son oncle le plonge dans un silence douloureux. « Certains ont du mal à parler car ils souffrent du syndrome du survivant, explique Dominique Szepielak. Dans ce cas, la personne culpabilise énormément d'être encore là, alors que d'autres ont disparu, dans des conditions aléatoires et dramatiques. Elle estime ne pas mériter cette attention, se sent comme un imposteur. » Alex, 21 ans, l'un des amis de Soslan, était lui dans l'école. Il a vécu



Laura a appris au JT le décès de son père, tué au Nigeria en 2013.

trois jours au cœur même de l'enfer de la prise d'otages. Trois jours « sans boire, sans manger. Je me souviens que tout le monde pleurerait dans le gymnase, les petits surtout. Je me rappelle encore de l'odeur de la poudre. Sans ma mère, qui nous a rassurés mes frères et moi, je serais mort. Après trois jours, une énorme déflagration a secoué le bâtiment : ma mère a reçu des éclats d'obus, nous avons perdu mon frère. Nous ne l'avons jamais retrouvé, nous ne savons même pas s'il est mort ou vivant. La prise d'otages terminée, nous avons reçu 1,5 million de roubles en dédommagement [environ 31 000 euros, ndlr] : c'est le prix de nos vies, lâche-t-il. Puis on a été oubliés par les autorités. » Une lucidité que l'on retrouve chez ses camarades d'infortune. « En l'espace d'un instant, ils prennent dix ans. Ils sont plongés soudainement dans un monde d'adultes et de violence, ils perdent leur innocence », analyse Asma Guenifi.

Laura, 19 ans, a elle aussi grandi trop vite. Sa vie a basculé début 2013. « Mon père travaillait dans la construction au Nigeria. Le 17 février, il a été kidnappé par des membres de Boko Haram. » Elle se rappelle le premier jour qui a suivi le rapt, quand elle est retournée à l'école. « C'était comme si je voyais les choses pour la première fois : je regardais les gens en me demandant combien vivaient des tragédies comme la mienne. » L'attente est insupportable. Elle dure trois semaines. « Un jour, je rentre à la maison, je regarde les infos et j'entends "l'otage italien a été tué". C'est comme ça que j'ai appris sa mort. J'ai été très choquée. » Les terroristes envoient une vidéo



Alex a réchappé à la prise d'otages de Beslan, en Russie, en 2004.

« Combien vivent des tragédies comme la mienne ? »

d'aucun secours. Avant le projet Papillon, Laura n'avait encore jamais parlé avec un psychologue. « J'ai découvert une part de moi. J'ai rencontré des gens qui me ressemblent. Quand je les ai écoutés, j'ai oublié mon histoire. » De son côté, Séphora a enfin accepté cette épreuve comme faisant partie d'elle. Elle a aussi gagné un amoureux : Soslan. Dans la pièce jouée en fin de séjour, les participants du projet Papillon campent deux peuples ennemis qui s'affrontent. La trame a été imaginée à partir de leurs propres mots : « paix, partage, horreur, torture, pardon... » Ils ont rédigé eux-mêmes leurs dialogues. « La haine fait couler le sang, elle corrompt les cœurs », déclame Adrien, qui joue un oracle. Du pur vécu pour celui dont le père a été tué sous ses yeux en Arabie Saoudite en 2007. Quand le rideau tombe sur cette semaine, tous ont le sentiment d'avoir commencé à surmonter leurs peurs. Le début d'un nouveau chemin, que Laura arpente avec espoir : « Pour la première fois depuis la tragédie, j'ai la sensation que je peux être heureuse. » ♦